

The cover features a decorative border with golden floral motifs, teal swirls, and black dots. The author's name is centered at the top.

P.M.
FREESTONE

SHADOWSCENT

LA
COURONNE
DE FUMÉE

The bottom of the cover features a decorative border with golden floral motifs, teal swirls, and black dots.

La Martinière
FICTION j.

Shadowscent

P. M. Freestone

Shadowscent

Tome 2 :

La Couronne de fumée

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Isabelle Troin

La Martinière **j.**
FICTION

Déjà paru

Shadowscent, tome 1 : Le Parfum de l'ombre
2020

Édition originale publiée par Scholastic Children's Books,
une marque de Scholastic Ltd, Londres.
© P.M. Freestone, 2020

Pour la traduction française :
© 2021, La Martinière Jeunesse, une marque des Éditions de
La Martinière, 57, rue Gaston-Tessier, 75019 Paris
ISBN : 978-2-7324-9620-7

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse.

www.editionsdelamartiniere.fr

Pour Dida, ma première héroïne.

*Et pour Serena, qui m'a aidée
à trouver mon chemin à travers la fumée.*

1

LUZ

Protège les deux trophées. Tous les autres peuvent être sacrifiés.

LE MESSAGE EST ARRIVÉ à la cité d'Aphoraï dissimulé dans le capitonnage d'un coffret ayant jadis contenu de l'huile de rose du désert. Ce qui m'a paru terriblement approprié – en plein dans le nez, si je puis dire. Je savais depuis longtemps que la Magistère avait un sens de l'humour assez particulier, mais j'ai quand même levé un sourcil.

Hélas ! Repenser à tout cela maintenant ne me servira à rien. La lisière de l'empire est un endroit où il faut agir, pas réfléchir. Prendre au lieu de spéculer. Les fabricants locaux de fumerêve n'hésitent pas à se colleter avec les rangers ; les gangs de mercenaires se disputent les restes, et tous les autres s'efforcent de survivre dans les interstices. Quant à moi, j'essaie de faire passer en douce un prince convalescent, une rebelle et leurs deux encombrants compagnons à travers cette mêlée. Notre objectif : rejoindre le Sanctuaire.

Ah, les joies d'avoir dédié sa vie au service de l'Ordre !

À la frontière, le désir de contrôle de l'empire combiné à l'anarchie qui règne dans les territoires extérieurs a donné naissance à une cité de tentes. Les plus brutaux des rangers censés maintenir la paix et les plus malhonnêtes des contrôleurs commerciaux se sont rassemblés ici au fil des tours, comme la poussière s'accumule derrière la porte de service d'un établissement à la propreté impeccable par ailleurs.

– Où se trouve le détachement apherain ? s'enquiert la fille d'une voix cinglante, comme si l'absence de représentation provinciale lui était un affront personnel.

Elle a approché sa jument de mon chameau. Une belle bête, je le concède volontiers : noire de poil, racée et exigeante – à en juger la façon dont elle a détourné la tête devant le foin de mauvaise qualité du dernier campement de marchands que nous avons traversé. Le genre de monture que j'apprécie... pour le moment. J'attends de voir comment elle se comportera à l'approche de notre destination.

Ah oui, la fille m'a posé une question...

– Je soupçonne qu'il a été envoyé ailleurs.

Je remercie Asmudtag que Papa Chéri n'ait pas insisté pour nous accompagner. C'est rare, un homme qui a conscience de ses limites. J'imagine que c'est la raison pour laquelle la Magistère s'est intéressée à lui autrefois : il connaissait sa place. Jamais il n'aurait soufflé sa flamme ou brillé plus fort qu'elle. Et il est assez séduisant, dans le genre vétéran grisonnant.

Oh, le voyage va être long si je n'arrive pas à faire taire mes pensées. Ou le bavardage incessant de la fille.

– Qu'est-ce qu'ils construisent ?

Des dizaines d'ouvriers s'affairent sous les ordres de contremaîtres cruels, leur dos luisant de transpiration dans la chaleur matinale. Presque la moitié d'entre eux portent la marque des félons : un bouchon de métal à la place du nez. Les autres ont dû être condamnés pour des crimes

mineurs, à moins qu'ils ne remboursent ainsi leurs dettes. Je les regarde peiner en m'efforçant de conserver une expression neutre.

– Un mur.

Sur le chameau que j'ai acheté pour lui au marché à bétail de la cité d'Aphoraï, Nisaï, prince héritier d'Aramtesh, soulève le voile diaphane de la robe en soie lapis-lazuli qui lui tient lieu de déguisement. Les yeux plissés pour se protéger contre le soleil et la poussière, il s'essuie le front de sa manche.

– Pour quelle ville ? Je n'ai jamais remarqué de colonie à cet endroit sur les cartes impériales.

Je souris par-devers moi. *Colonie*. Il ne fait aucun doute que ce garçon a grandi dans un palais. Employer un terme aussi diplomatique pour désigner un amas de tentes miteuses et quelques pavillons de feutre à peine plus solides...

– D'après mes sources, le régent en a donné l'ordre pendant que vous étiez indisposé, mon prince. Il me semble que le décret mentionnait la nécessité de... quoi, déjà ? Ah oui. La nécessité de « protéger les ressources et les citoyens de l'empire contre des incursions extérieures », et aussi de « restaurer la grandeur d'Aramtesh ». Ou s'agissait-il de « gouverner par la force et la stabilité » ? Les crieurs impériaux ont toujours de nouveaux boniments ces temps-ci.

Le prince fronce les sourcils.

– Mais de l'autre côté de la frontière, ce sont les territoires sesons. En tant qu'héritier du trône d'Aramtesh, j'en suis le gardien.

Gardien ? Un titre vide de sens. Depuis plusieurs lunes, les rangers négligent d'aider les réfugiés qui ont fui les conflits incessants nés du manque – manque de ressources, manque de lois, manque d'espoir. La plupart de ces gens possèdent des compétences qui seraient mieux employées à la cité d'Aphoraï qu'à déplacer des rochers dans le désert.

Malheureusement pour eux, les derniers ordres impériaux semblent avoir supplanté les pratiques provinciales habituelles.

Je fais claquer ma langue, et mon chameau recommence à avancer.

– Je prendrai bien garde à ne pas être présente quand vous en discuterez avec votre cher frère. Maintenant, si vous voulez bien vous couvrir le visage...

L'ancienne ranger losienne qui sert désormais de Bouclier au prince se rapproche de nous, apportant avec elle un parfum de cuir et d'huile de coco – celle dont elle se sert pour lisser ses tresses de bataille. Elle tend un bras musclé vers le voile de son altesse impériale, qui lui donne une tape sur la main.

– Je peux me débrouiller seul.

– Mais il est de travers, mon pr...

– C'est peut-être la première fois que je porte une robe, mais je ne suis pas complètement idiot, maugrée Nisaï.

– Et si je puis me permettre, vous la portez bien, lance le garde aphorain, celui qui doit se baigner dans l'ambre pour empester à ce point. La couleur vous sied à merveille.

Je me fais peut-être des idées, mais derrière son voile, je crois déceler une lueur amusée dans les yeux brun foncé du prince.

Parmi les marchands dépenaillés qui s'agitent autour de la prétendue colonie telles des mouches grouillant sur une carcasse – et qui sentent d'ailleurs à peu près aussi bon –, j'en dégote un qui accepte de me vendre de robustes poneys des montagnes hagniries en échange de nos chameaux et d'une bourse pleine de pièces d'argent. C'est une arnaque éhontée, mais hélas nécessaire pour ma mission.

Nous nous dirigeons vers ce qui sera bientôt une porte dans les fondations du mur dont la construction a été ordonnée par le régent Iddo Kaïdon. Le soleil cogne sans merci, comme pour nous chasser de l'empire. Je graisse

la patte du ranger de garde un peu plus lourdement que d'habitude pour éviter un autre genre de poursuite.

– J'imagine que cela suffira à m'assurer de votre silence ?

L'homme regarde droit devant lui sans broncher.

– À quel sujet ? Je n'ai rien vu d'inhabituel.

Splendide.

– Des poneys ? s'étonne la fille dès que nous sommes hors de portée de voix.

Je jette un coup d'œil à sa jument.

– Je pensais que tu approuverais, pétale.

Elle tourne son regard vers les premiers pics qui émergent de l'horizon brumeux.

– Tu ne nous emmènes quand même pas dans les montagnes ?

Pour toute réponse, je me tapote une narine.

Nous poursuivons notre route à travers un désert de poussière. Celle-ci s'insinue dans les moindres fentes, les moindres plis de nos vêtements et de notre peau. Je n'ai jamais aimé cet endroit, mais au moins, il y règne un silence précieux.

– Ça fait longtemps que tu n'étais pas venue par ici, non ? lance la fille, comme si elle s'était sentie provoquée par mes pensées.

Je ne réponds pas. Elle fronce les sourcils d'un air contrarié. Ce doit être si fatigant de tout prendre de travers !

– À moins, insiste-t-elle sur le ton traînant de quelqu'un qui s'apprête à lancer une bonne pique, que tu ne sois jamais venue ici. C'est ça, hein ? Tu ignores si on suit le bon chemin, à supposer qu'il y en ait un.

Si elle croit qu'elle va réussir à me provoquer comme ça, elle n'est pas aussi maligne que je le pensais. Je la gratifie d'un sourire béat.

– Attends et tu verras bien.

Elle me fixe d'un regard pénétrant.

– Ça t’amuse, pas vrai ? Tu aimes reniffler tes propres manigances. Tu ne vauX pas mieux que Séphine.

Je réprime un frémissement en entendant le nom de la femme que j’ai servie pendant plusieurs tours et me contente de cligner des yeux sans répondre. Quand on sait le manier, le silence est une arme redoutable, qui peut venir à bout de la plupart des gens. J’ai déjà constaté que la fille ne le supporte pas.

– Enfin... je veux juste dire que... tu es aussi mystérieuse qu’elle... ou au moins autant que...

Réalisant sans doute qu’elle s’est montrée grossière, elle détourne les yeux. L’espace d’un instant béni, je crois qu’elle va se taire. Puis le vent m’apporte un murmure.

– Je ne sais même pas qui tu es réellement.

– À moins que tu ne veuilles discuter des subtilités de la philosophie existentialiste de la Grande Floraison, tu vas devoir poser des questions plus précises, pétale.

– Pour commencer, es-tu Luz ou Zakkurus ?

Je la dévisage, mais pour une fois, son regard ne contient aucune lueur de défi. C’est une véritable question, pas une tentative de provocation.

– Ça ne t’a jamais traversé l’esprit que je pouvais être les deux ? Je suis Luz quand je suis Luz. Et j’utilise mon nom de famille pour assumer mon rôle de parfumeur en chef d’Aphoraï, parce qu’il m’était utile de marquer une séparation entre les deux.

– Mais Zakkurus est un...

Elle a la décence de rougir. Je hausse les épaules.

– Tu veux savoir comment me désigner. Beaucoup de gens disent « il » pour parler de Zakkurus, mais de mon point de vue, le pronom le plus juste serait « iel ». Cela dit, « elle » me convient également. Mon genre est fluide, et aux yeux d’Asmudtag, la masculinité et la féminité sont les deux faces d’une même pièce.

La fille médite mes paroles, puis acquiesce comme si cela réglait la question. Ce qui est une bonne chose, car nous avons encore une longue route devant nous.

Nous cheminons vers le nord, sans jamais infléchir notre trajectoire.

Le deuxième jour après que nous avons passé la frontière, le sol commence à grimper sous les sabots de nos montures. En temps normal, je ne gravirais pas les collines à ce stade ; il est plus rapide de continuer dans la plaine de poussière jusqu'à ce que les montagnes s'avancent vers l'ouest et ne laissent plus d'autre choix aux voyageurs qu'entamer leur ascension ou faire demi-tour. Cette route directe ne présente qu'un risque minimal lorsque je me déplace seule ou avec un unique compagnon : il est facile d'y masquer ses traces et de s'y mettre à couvert. Un groupe de notre taille est nettement moins discret. Et les instructions que j'ai reçues ne m'intiment pas de me presser. Aussi, je préfère opter pour le chemin le plus pénible mais le plus sûr. L'Ordre n'aura qu'à patienter.

Je ne suis guère surprise que nous n'ayons croisé personne. Qui aurait la moindre raison de s'aventurer dans cette région, à moins de connaître l'endroit où nous nous rendons ? Les frontaliers l'évitent parce qu'elle n'abrite aucune ressource, et nous sommes si loin de l'empire qu'un ranger n'aurait rien à y faire.

Le sol strié de bandes verdâtres et gris clair pourrait contenir des métaux précieux. Mais il serait compliqué de l'extraire : les gardes de caravane réclameraient le triple des gages qu'on leur verse pour une mission à l'intérieur de l'empire. Établir une chaîne d'approvisionnement coûterait trop cher, la Divinité Primordiale en soit remerciée.

Nous gravissons des pentes dépourvues de végétation. Même les buissons d'acacia, si résistants qu'ils poussent

sans eau et sans soins en Aphorai, ne parviennent pas à planter leurs racines dans ce sol aride. En l'absence de flore, chaque pas de nos montures soulève des bouffées de poussière qui se changent en nuage suffocant lorsqu'une brise daigne souffler. Quand nous dressons notre camp en fin de journée, le visage de mes protégés est maculé d'une boue gris-vert, un mélange de crasse et de sueur, et il ne serait pas exagéré de dire que nous puons.

Le lendemain vers midi, nous atteignons une crête. Je renifle. Une odeur autre que celle de nos corps sales et transpirants commence à émaner du paysage monochrome. Le moment est venu. Je lève la main pour réclamer une halte. Comme par réflexe, le garde aphorain tend une outre d'eau à la fille, qui la refuse d'un geste.

– Bois, lui ordonne-t-il.

Elle soupire et porte le goulot à ses lèvres.

Je sors plusieurs foulards de mes sacoches.

– Pliez-les en trois et nouez-les autour du bas de votre visage. Assurez-vous qu'ils couvrent bien votre nez et votre bouche, et qu'ils soient assez serrés pour ne pas tomber.

La fille pose les mains sur ses hanches.

– Sinon, quoi ?

Qu'est-ce qu'elle est prévisible !

– Sinon, vous découvrirez par vous-mêmes de quoi je tente de vous protéger. Tu fais comme tu veux, pétale.

Je distribue les foulards. La ranger losienne regarde le sien d'un œil torve mais obéit : elle a beau se montrer récalcitrante, elle n'est pas stupide. Lorsque tout le monde, moi y compris, a bien mis son masque, j'entraîne mes compagnons de l'autre côté de la crête.

En temps normal, j'attache les gens que j'amène ici. Mais la Magistère ne veut pas seulement que je lui livre mes compagnons en un seul morceau. Elle cherche une commodité encore plus précieuse que le dahkai : des informations.

Mieux vaut donc y aller en finesse qu'en force. Je tends au prince une paire de menottes en cuir reliées par une chaîne.

– Si vous voulez bien passer ceci...

La Losienne s'interpose.

– Pas question.

Je m'autorise un soupir théâtral.

– Je suis désolée. Pik, c'est bien ça ? dis-je même si je sais pertinemment que ce n'est pas son nom.

– Kip, rectifie-t-elle, les dents serrées.

– À *mes* poignets, Kip. Je veux que ton prince m'attache, moi. Sauf si tu préfères t'en charger, dis-je en lui faisant un clin d'œil suggestif.

Elle me fixe sans broncher.

– Demande-lui poliment.

Je soutiens son regard. Elle a des yeux presque noirs, vraiment jolis. Derrière elle, le prince tousse poliment. J'adresse un bref sourire à la Losienne, puis la contourne et tends un petit parchemin à Nisai.

– Si je commence à me comporter étrangement, montrez-moi ceci. Je devrai le lire intégralement et répondre de façon appropriée à toutes les questions que vous me poserez avant de m'ôter les menottes. Si j'échoue à vous convaincre de ma lucidité, assommez-moi. Sans quoi, je deviendrai un danger pour vous, mon prince.

Il cligne de ses grands yeux bruns.

– Je te demande pardon ?

– La vallée que nous allons traverser est l'unique passage permettant d'accéder à notre destination, mais elle grouille de vrilles de sultis. Vous savez que mâcher leurs feuilles provoque l'oubli, n'est-ce pas ? Et respirer leurs fleurs ou leur sève produit des effets encore plus radicaux. Cela brouille le raisonnement. Étant donné ma méfiance aiguë en temps normal, il se peut que je devienne tout à fait paranoïaque – et je ne voudrais pas faire quelque chose

que je regretterais par la suite. Vous pourrez me détacher quand nous aurons franchi la ligne des nuages.

Nisai tend une main qui me semble trembler un peu. Parfait. Un soupçon de peur lui évitera de baisser sa garde. Je le gratifie d'un sourire rassurant.

– Jamais je ne lèverais la main sur vous, mon prince. La mémoire à court terme est toujours la première victime du sultis, et je vous connais depuis plus de la moitié de mes tours. Je ne peux malheureusement pas en dire autant de vos compagnons, et même si j'ai pour principe de toujours laisser sa chance à chacun, je ne sais pas ce que je pourrais leur faire sous l'emprise du sultis.

La Losienne grogne et crache par terre.

– Quelle habitude répugnante ! commenté-je sèchement. Elle croise les bras sur sa poitrine.

– Je croyais que tu laissais une chance à tout le monde ? J'ai déjà épuisé la mienne ?

Elle ne bouge pas, mais quelque chose dans son regard me met sur la défensive. Qu'elle ait quitté les rangers ou non, elle est parfaitement capable de se défendre, et prête à le faire si nécessaire. J'estime avoir assez d'atouts dans ma manche pour me débarrasser d'elle en cas de problème, mais peut-être pas sans transpirer un peu. Or, je déteste transpirer.

Dans la vallée, les sultis dégoulinent le long des parois rocheuses et dessinent des entrelacs sur le sol. Nous n'avons pas encore parcouru un kilomètre quand la fille se met à tousser derrière son foulard et fait mine de le baisser.

– N'y touche pas, ordonné-je d'une voix dont la végétation rampante étouffé l'écho.

Elle jette un coup d'œil au garde aphorain.

– Bar ? Où sommes-nous ? Qui sont ces gens ?

Par la grâce d'Asmudtag ! Je savais qu'elle était réceptive, mais une réaction aussi rapide et violente ? Elle est bien la fille de sa mère. Et malheureusement, elle ne reconnaît

personne d'autre que l'Aphorain. Elle tire sur les rênes de sa jument pour la faire voler, écrasant des sultis sous ses sabots et faisant jaillir de la sève blanche.

– Rakel, appelle le garde d'une voix étouffée par son propre foulard. Attends.

– Pas à moins que tu me dises ce qui se passe.

Elle se laisse glisser à terre, arrache son foulard et recule en roulant des yeux fous, tel un cheval prêt à détalier. J'aboie :

– Allez, gamin. C'est le moment de gagner ta pitance. Sois un héros et retiens ton amie, veux-tu ?

La fille continue à reculer.

– Tu ne vas quand même pas écouter les ordres d'une inconnue ?

L'Aphorain nous regarde tour à tour, son visage séduisant bien qu'un peu fade trahissant son hésitation. Il déglutit.

– Est-ce vraiment nécessaire ?

Que c'est laborieux...

– Je ne te demande pas de déterminer la course des étoiles ! Contente-toi de l'attraper et de l'attacher sur sa jument.

Il lève les mains.

– Je ne suis pas... Je ne peux pas... Vous ne comprenez pas. Après ce qui s'est passé entre nous...

– Je comprends mieux que tu ne croies.

Mais ce gros balourd reste planté là, aussi réactif qu'un bébé ensommeillé. La Losienne passe alors devant lui. En quelques grandes enjambées, elle atteint la fille, la soulève et la jette sur son épaule, sans plus de cérémonie que s'il s'agissait d'un sac d'orge. Une femme qui fait le boulot sans atermoyer. J'aime.

– Hé ! couine la fille. Ôte tes sales pattes de moi !

Je brandis une fiole de liquide mauve et préviens la Losienne :

– Attention, je te la lance.

Elle l'attrape au vol de sa main libre et jette un regard mauvais au garde.

– Tu n'as même pas le courage de tenir son cheval ?

La jument rétive oblige l'Aphorain à lui courir après pour saisir sa bride ; puis elle renâcle et gratte le sol de ses sabots en faisant jaillir davantage de sève odorante.

– Du calme, ma belle. C'est pour son bien.

Cette bête doit avoir plus de cervelle qu'eux tous réunis, car elle laisse la Losienne déposer la fille sur son dos.

– Ouvre la fiole et agite-la sous son nez pendant quelques instants.

Kip obtempère sans discuter. Malgré son côté un peu brute, elle commence à me plaire. Je l'encourage :

– Continue. Ça fera bientôt effet.

La fille prend enfin l'expression rêveuse que j'attendais. Je m'autorise un petit sourire satisfait. Je n'ai même pas eu besoin d'ôter mes menottes.

La Losienne rebouche la fiole et balaie les sultis du regard.

– Que se passerait-il si quelqu'un se perdait là-dedans ?

– Il errerait jusqu'à ce que son corps ne tienne plus debout. Comme beaucoup d'autres avant lui.

– Et ensuite ?

– Regarde bien le sol. C'est de la roche avec juste un peu de poussière dessus. À ton avis, d'où les plantes tirent-elles les nutriments nécessaires à leur survie ?

Pour la première fois, je vois sa silhouette musclée frissonner.

Je sais reconnaître le chagrin quand je le vois.

Le retour des souvenirs de la fille semble particulièrement cruel. Comme d'habitude, ils émergent des plus anciens aux plus récents. Au début, elle se montre soupçonneuse envers tout notre groupe, excepté l'Aphorain. Puis elle se détend vis-à-vis du prince. Puis elle se met à parler avec

animation de son Bouclier, demandant où il se trouve et pourquoi il ne nous accompagne pas.

Les autres paraissent affligés. Autant que ce soit moi qui lui apprenne la vérité : de toute façon, elle ne m'a jamais appréciée. Ça ne changera rien entre nous. Et ce ne serait guère charitable de la laisser s'interroger jusqu'à ce que la mémoire lui revienne.

– Il est mort, dis-je sans prendre de gants. Il est mort au palais.

Même le parfumeur le plus doué ne saurait fabriquer un baume apaisant à partir d'ingrédients rances.

La fille me dévisage les yeux plissés, essayant de déterminer qui je suis et si elle peut me faire confiance.

– Je ne te crois pas.

Au coucher du soleil, elle s'affaisse dans sa selle et pousse un hurlement déchirant. Voilà, elle se souvient. Et c'est le coup qui finit par la briser.

Après ça, elle chevauche en silence au milieu de notre groupe. Par un accord tacite, nous l'avons entourée comme si elle risquait de détalier de nouveau. Je manque dire aux autres que c'est inutile : on voit bien que la flamme qui l'animait s'est éteinte. Mais si ça peut nous aider à avancer plus vite... L'Aphorain qui se douche dans l'ambre l'a enveloppée dans une couverture quand la fraîcheur des collines a cédé la place au froid des montagnes. De temps à autre, il approche sa monture d'elle pour la rajuster sur ses épaules. La fille ne semble pas s'en apercevoir.

Les deux lunes se lèvent tôt, éclairant notre chemin, et nous continuons à avancer pendant les premières heures de la nuit. Le temps n'est guère clément ; le ciel dégagé apporte un vent glacial qui empêche toute conversation. Ce qui m'arrange, car j'ai besoin de réfléchir. Quoi que l'Ordre exige de moi une fois que je lui aurai livré le

prince, je dois me tenir prête. Avoir toujours un coup d'avance – au minimum. C'est ce qui a perdu Séphine : elle était trop concentrée sur le présent pendant que d'autres joueurs manœuvraient autour d'elle.

Juste avant minuit, nous dressons notre camp dans un creux entre les saillies rocheuses. La Losienne s'attelle à faire du feu à l'endroit le plus encaissé, au cas où les montagnes apparemment désertes auraient des yeux. L'Aphorain m'aide à m'occuper des poneys : d'habitude, c'est le travail de la fille, mais elle n'a pas bougé le petit doigt depuis qu'elle a mis pied à terre. Le prince doit être affamé ; pour une fois, il distribue des rations de fruits et de viande séchée au lieu d'attendre qu'on le serve.

Nous mangeons en silence, puis déblayons suffisamment de cailloux pour nous faire une couche vaguement confortable. La fille s'enveloppe dans sa couverture et s'allonge en tournant le dos au feu. Les autres tentent de lui parler, mais elle est hors de leur atteinte. Je suis la plus mal placée pour la réconforter ; aussi, je me contente d'attendre qu'ils capitulent et s'installent eux aussi pour la nuit. Trop fatigués et trop gelés, ils ont cessé de me bombarder de questions tous les soirs au sujet de notre destination et du temps qu'il faudra pour l'atteindre.

Quand le feu commence à baisser, je sors un bâtonnet d'encens de mon paquetage, en même temps que les dernières briques de tourbe. Si nous n'atteignons pas le Sanctuaire demain, la nuit prochaine sera glaciale.

Seule la Losienne s'agite quand je remue les braises pour que le feu brûle la tourbe le plus lentement possible. Elle ouvre un œil mais le referme très vite. Personne d'autre ne me voit poser l'encens de deuil à côté du visage de la fille endormie.

2

RAKEL

C'EST LA DOULEUR DANS MON DOS qui me réveille.

J'ai dû rester roulée en boule toute la nuit. Je me souviens d'un sommeil agité, les pieds engourdis par le froid, d'une odeur de cyprès et... de quelque chose d'autre. J'aurais juré que c'était de la marjolaine, utilisée durant la seconde phase du deuil : lorsqu'on chérit les souvenirs de ceux qui sont montés au ciel.

J'ouvre les yeux. Non, ce n'était pas mon imagination. Un bâtonnet d'encens a été déposé non loin de mon nez. Un encens coûteux, fabriqué avec plus de parfum que de poudre.

Je ne suis pas idiote. Je sais que c'est pour m'encourager à continuer, à avancer. « Les souvenirs sont des lames affûtées par le chagrin », m'a dit Ash un jour. Perdre quelqu'un qu'on aime est déjà assez difficile ; le perdre deux fois est particulièrement cruel. Après l'incident avec les sultis, une partie de moi veut rester ici et attendre que le froid finisse par m'emporter. Quelqu'un a dû le deviner.

Barden et Kip préparent les poneys pour une nouvelle journée de marche dans les hauteurs de ces montagnes

oubliées de la Pourriture. Plus loin, assis à la lisière du camp, Nisaï brûle de l'encens de prière. L'odeur met un moment à me parvenir : plus il fait froid, moins je peux me fier à mon odorat. Ah, voilà. C'est le même encens que le bâtonnet dans ma main. Malgré son propre chagrin, le prince a eu la gentillesse de penser à moi. Je comprends pourquoi Ash lui était loyal – et je décide de l'être aussi. Si le Sanctuaire dont parle Luz est à la hauteur de sa réputation, je sais qu'Ash voudrait que je mette un pied devant l'autre jusqu'à ce qu'on l'atteigne et que Nisaï soit en sécurité.

« Il n'existe qu'un seul moyen de nous sortir de ce pétrin. Il faut le traverser », dirait-il en me prenant la main.

Nous montons en selle et nous mettons en route pour une nouvelle journée de torture. Au-dessus de nous, la neige semble nous appeler. Je n'en ai encore jamais vu d'aussi près. Même quand Ash et moi nous sommes aventurés dans les montagnes hagniries à la végétation touffue, nous ne sommes pas montés aussi haut.

Les formations rocheuses qui nous entourent sont si différentes des paysages aghorains ! Des pics gris, verticaux et tout en arêtes tranchantes griffent le ciel – rien à voir avec le grès émoussé par les éléments dans les basses terres. Le temple de la cité d'Aghoraï a longtemps été le plus haut sommet de mon monde. Mais à côté de ces montagnes, ce n'est qu'une fourmilière.

Je devrais me sentir excitée. Curieuse. Et pas seulement à cause du Sanctuaire, mais parce que je vais enfin lever le voile sur un mystère bien plus profond : celui de ma mère.

Les quelques heures que nous avons passées chez moi, dans mon village, avant de nous mettre en route auraient dû être joyeuses. Au lieu de ça, j'ai eu l'impression qu'un

séisme faisait trembler le sol sous mes pieds. Je devrais me réjouir qu'elle soit vivante. Me sentir soulagée. Le fardeau qui a toujours pesé sur mes épaules – ce sentiment de culpabilité d'avoir tué ma mère en naissant – s'est évanoui. Mais il a été remplacé par un vide béant : la certitude d'avoir été indésirable, abandonnée.

« Je t'ai laissée grandir à l'ombre d'un mensonge, a tenté de m'expliquer Père. Je ne me le pardonnerai jamais. Mais je voulais te protéger. Je voulais que tu aies ta propre vie. Quand, après ta naissance, Yaïta m'a dit qu'elle partait et qu'elle ne pouvait pas nous emmener là où elle allait, que c'était interdit... »

J'ai eu un mouvement de recul. *Elle n'était pas forcée de partir ?*

Mon père a eu l'air découragé comme s'il tentait de trouver un équilibre impossible entre rancœur et pardon. « Elle s'y sentait obligée. Je ne connais pas toutes ses raisons, mais je sais que par-dessus tout, elle avait besoin de se consacrer à une cause supérieure. La Gardienne des Senteurs a prétendu qu'elle était morte de fièvre puerpérale mais fait savoir à tous que, dans sa grande miséricorde, elle la laisserait conserver son rang de prêtresse ainsi que les honneurs qui l'accompagnent, et qu'elle serait envoyée au ciel. J'étais la seule personne extérieure au temple à savoir que le corps brûlé sur la pyramide funéraire ne serait pas celui de ta mère – une information qui me mettrait en danger, et toi avec, si elle venait à se répandre, m'a-t-on prévenu. »

À présent, une pluie mêlée de glace me pique le visage, et c'est à peine si je vois à cinq mètres devant moi. Le froid recommence à m'engourdir. Il me semble que nous sommes partis depuis une éternité, que je fuis depuis une éternité, et pourquoi ? Toujours plus de secrets, toujours plus de mensonges. Les réponses que je brûlais de connaître

il y a quelques lunes ont perdu leur importance. Tout me paraît terne, gris et futile. Je mets un pied devant l'autre, je continue à avancer. Ça ne veut pas dire que je vais bien.

Barden rapproche sa monture de la mienne. Il me surveille aussi attentivement qu'un rapace, mais sans aucune discrétion. Sa présence devrait me réconforter, mais je ne ressens rien. Je suis aussi vide que ce paysage de pierres et de neige.

Les journées froides et les nuits plus froides encore qui se succèdent depuis que nous avançons dans les montagnes se confondent en un long enfer glacé. Le seul changement que je perçois aujourd'hui, au fur et à mesure que nous prenons de l'altitude, c'est que la neige devient de plus en plus compacte. Bientôt, nous devons mettre pied à terre pour traverser de grandes plaques verglacées. Le sol menace de se dérober sous nos semelles à chaque pas, et même les poneys aux sabots pourtant si sûrs peinent à garder l'équilibre.

Nous ne sommes qu'à quelques pas du bord d'une falaise. Le vent fait claquer le bas de ma robe et insinue ses doigts dans mes cheveux courts. Je le laisse faire. Luz se tient au bord du vide comme si elle n'avait rien à craindre ; elle scrute le ravin, à côté duquel les canyons proches de mon village ressemblent à de simples plis dans une étoffe. Une brume bleuâtre en dissimule le fond. Je n'arrive pas à voir au travers – pourtant ma vision, qui s'est brouillée lorsque j'ai guéri Nisaï, redevient un peu plus nette chaque jour. Ou peut-être me suis-je habituée au flou.

Devant nous, le chemin se réduit à une étroite corniche, à peine assez large pour une des montures que Luz a achetées à la frontière. Je n'ai jamais compris pourquoi elle avait choisi des poneys des montagnes. Elle tourne son regard vers nous.

– À la queue leu leu, mes chéris. Tenez les animaux par la bride. Et si vous avez le vertige, ne le leur montrez pas : ils seront plus sensibles à votre peur qu’au vide lui-même.

Sûrement les mots les plus vrais que j’aie jamais entendus sortir de sa bouche. Je caresse l’encolure de Lil.

– On va se débrouiller, hein, ma fille ?

Ma jument ne bouge pas. Elle est prête. Chaude et vivante. C’est plus que je ne peux en dire de moi.

– Lostras, tu passes devant ?

Kip hoche la tête. Cette familiarité ne la dérange pas : elle a été la première à accepter le surnom que Luz lui a donné.

– Ensuite, ce sera notre prince, puis messire d’Ambre. Barden se renfrogne. Lui, il le prend moins bien.

– Et enfin, toi et Minuit, pétale.

Je ne me donne pas la peine de lui rappeler le véritable nom de Lil.

– Et je fermerai la marche.

Je ricane, et mon souffle forme devant ma bouche un nuage que le vent emporte aussitôt.

– Pour que l’un de nous tâte le terrain à ta place en cas de danger ?

– Pour pouvoir rebrousser chemin plus facilement quand j’irai chercher la monture de notre prince. Je serai la seule à devoir traverser trois fois.

Ah.

– Mais je suis ravie de voir que tu as retrouvé un peu de ton mordant. Tes effluves vinaigrés me manquaient, dit-elle avec un de ses clins d’œil exaspérants.

Nous formons une ligne avec Lil et les poneys. Kip entame la traversée la première. Elle avance lentement mais sûrement. Nisaï la suit, testant la glace avec ses béquilles avant de lui faire porter son poids. Je me demande s’il

n'aurait pas mieux valu que l'un de nous le porte. D'un autre côté, si j'étais à sa place, voudrais-je abandonner le contrôle de ma destinée à quelqu'un d'autre ?

Il a presque fait la moitié du trajet quand une de ses béquilles glisse. Je prends une inspiration sifflante entre mes dents. Mais Barden s'avance pour le soutenir d'un bras tout en maintenant de l'autre son poney nerveux à distance. Nisaï reprend son équilibre et se concentre de nouveau sur la glace.

Puis vient mon tour.

La corniche semblait étroite vue de loin. De près, elle l'est encore davantage. Le flanc de Lil va frotter la paroi rocheuse. En jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule, je vois qu'un de ses étriers pend au-dessus du vide.

– Regarde devant toi, pétale ! crie Luz.

Pour une fois, elle a raison. Je continue à avancer, un pied après l'autre.

J'approche de l'endroit où Nisaï a failli glisser lorsqu'une odeur inattendue me parvient. Sans le froid qui étouffe tout, je suis certaine que je l'aurais sentie plus tôt.

Là. Un félin qui ressemble à un lion géant, mais sans crinière de plumes, fait les cent pas de l'autre côté du ravin. Son pelage d'un blanc immaculé le dissimulerait complètement dans la neige sans la tache de sang sur son museau. Il vient sans doute de se nourrir. J'espère que ça signifie qu'il ne se remettra pas en chasse de sitôt.

– Du calme, murmuré-je à Lil sans la regarder.

Nous faisons encore quelques pas. Puis Lil renâcle et frappe la corniche du sabot, projetant des éclats de glace dans le ravin.

– Il ne peut pas t'atteindre, lui dis-je pour la rassurer.

Mais le félin est un prédateur et elle une proie, et l'odeur de la mort flotte dans l'air. Elle risque de perdre la tête. Je regarde Barden. Il a atteint l'autre côté. Près de lui, le

prince pousse de grands soupirs soulagés qui forment des nuages devant sa bouche. La voie est dégagée. Je m'aplatis dans un creux de la paroi rocheuse et ordonne :

– Vas-y !

Lil hésite puis me dépasse. Je tourne la tête vers Luz. Son poney souffle nerveusement mais ne s'agite pas. Et quand je reporte mon attention sur l'endroit où se trouvait le grand félin, je ne vois plus que de la neige. Je fais si peu confiance à mes yeux en ce moment que, sans la réaction de Lil, je croirais avoir halluciné.

– Continue à avancer, me presse Luz. Il devait regagner sa tanière, mais je préfère ne pas traîner dans le coin pour vérifier.

Je prends une grande inspiration, souffle un bon coup et me remets en marche. J'avance si lentement et si prudemment que lorsque la glace craque sous moi, je le sens avant de l'entendre. Je tente de déplacer le poids de mon corps, mais quand je me tourne, mon pied glisse sous moi. Je tombe à plat ventre, l'impact me coupe le souffle et je m'égratigne le menton.

Soudain, je réalise que mes jambes pendent dans le vide.

– Rakel !

La voix de Barden se répercute contre les falaises. Mais il est de l'autre côté de la passe, trop loin pour me venir en aide. Je regarde autour de moi. Aucune prise à portée, et je me sens glisser lentement sur le sol gelé – vers l'abîme.

Quelque part dans mon esprit engourdi, je me demande si ce serait vraiment si terrible que je meure à présent. Nous devons être tout proches du Sanctuaire. Et Nisaï est déjà en sécurité de l'autre côté. Le ravin semble si profond que j'aurais sans doute l'impression de voler pendant un petit moment. Puis tout serait terminé. Plus de froid, plus de vide, plus de voyages interminables. Plus de chagrin. Rien.

De longs doigts m'entourent le poignet. Des yeux bleus me transpercent du regard.

– N'y pense même pas, pétale.

Avec une force étonnante pour quelqu'un d'aussi svelte, Luz me ramène sur la corniche.

– J'ai l'ordre de t'amener à destination. De préférence pas sous la forme d'un tas de viande hachée congelée que j'aurais récupéré au fond d'un ravin. Rien de cassé ?

Je vais sûrement avoir des bleus sur le torse, et mes épaules sont douloureuses d'avoir retenu tout mon poids. Je me suis mordu la langue en tombant ; j'ai un goût cuivré dans la bouche, et mon menton écorché me brûle dans l'air glacial.

– Juste quelques égratignures.

– Parfait. Maintenant, mettons cet instant de précarité derrière nous.

Je la fixe sans comprendre.

– Après toi, dit-elle avec un signe du menton.

Quand j'arrive de l'autre côté, Kip hoche la tête. Nisai me demande gentiment si je vais bien. Barden me fonce dessus et m'enveloppe dans une étreinte d'ours.

– Par les étoiles, Rakel ! J'ai bien cru que j'allais te perdre.

Je me force à sourire. *Et moi donc...*

Le jour touche à sa fin lorsque nous atteignons une nouvelle crête. Luz pousse un soupir satisfait.

– J'ai une merveilleuse nouvelle pour vous, chers compagnons exténués. À partir de maintenant, ça descend jusqu'au Sanctuaire.

Je plisse les yeux. Oui, le sol est en pente, mais il disparaît très vite sous un épais brouillard gris. L'air devient plus humide à chaque pas, comme si des gouttelettes de pluie minuscules étaient suspendues dans l'air.

Puis la brume se dissipe, ou, plus exactement, nous émergeons de l'autre côté. Barden s'arrête si brusquement que je manque rentrer dans l'arrière-train de son poney – nous ne sommes pas remontés en selle après le ravin et menons toujours nos montures par la bride. Je plisse les yeux mais ne vois que de la roche, de la glace, de la neige et un ciel couleur de fumée.

– Qu'y a-t-il, Bar ?

– Là, dit-il en pliant les genoux pour se mettre à mon niveau et en tendant un doigt devant lui. Une vallée, souffle-t-il sur un ton émerveillé.

C'est alors que je l'aperçois en contrebas, si loin que mes yeux ne parviennent pas à en distinguer les détails. Une mince traînée de vert. De la vie. Pour la première fois depuis la vallée des sultis, j'éprouve une sorte de curiosité. Une forme mineure d'excitation.

Pour descendre, nous devons emprunter une piste incroyablement raide, bien qu'elle décrive des dizaines de lacets le long de la pente. Le premier changement que je remarque est la disparition du vent qui nous accompagnait depuis les contreforts des montagnes, hurlant et tirant sur nos vêtements. Maintenant que nous sommes de l'autre côté de la crête, il se tait.

Puis la glace se met à fondre, dégoulinant le long de la roche comme dans les grottes de Trel où Ash et moi avons trouvé les os d'Azered – et où il m'a pour la première fois révélé sa vulnérabilité si bien cachée. C'est à partir de ce moment-là que la confiance a commencé à grandir entre nous.

Je sors les deux bâtonnets d'encens de la poche de ma robe. Cyprès pour la première étape du deuil, marjolaine pour la deuxième. Une fois que les autres m'ont dépassée, je dépose celui au cyprès sur une corniche – à titre d'offrande, je suppose. Pour que la montagne aussi se souvienne d'Ash.

Quelques minutes plus tard, j'aperçois un premier signe de vie, une plaque de mousse. Puis de petites fougères. Nous longeons des falaises ruisselantes, où l'eau forme de minuscules cascades gazouillantes dans les crevasses de la roche. On dirait un chœur de voix liquides. Je porte le second bâtonnet à mon nez et inspire l'odeur de la marjolaine en m'autorisant à me rappeler la voix d'Ash – le soir où il a chanté au campement d'Édurshai et où ses inflexions graves, chaudes comme du santal et sombres comme de la fumée, se sont élevées dans la nuit.

Bientôt apparaissent des buissons qui enfoncent leurs racines tordues dans la mince couche de terre accumulée dans les craquelures de la roche. Plus loin, une herbe clairsemée jaillit de la piste. Le froid reflue, et je recommence à sentir les odeurs : celle de la terre sous les sabots de Lil, ou le léger parfum sucré de... fleurs sauvages roses comme je n'en avais encore jamais vu.

Des fleurs. Je n'ai entendu parler des montagnes qui se dressent au-delà des territoires sesons que dans les contes. Et ils évoquaient un endroit mort, stérile et sans fin. Un lieu mythique, irréel, situé à la lisière de la mémoire. Je n'avais jamais eu de raison d'en douter jusqu'à maintenant.

Je repousse la capuche de ma cape et me penche pour toucher les pétales. Luz apparaît soudain près de moi. Je trouve ça perturbant, cette façon qu'elle a de se mouvoir en silence. Je souffle :

– Ces fleurs... Comment est-ce possible ?

– Cette vallée possède un climat très différent des montagnes alentour. Plus clément. Et même pendant la saison sèche, la fonte des neiges fournit aux plantes l'eau dont elles ont besoin. Pourquoi sembles-tu si stupéfaite ?

– Les histoires qu'on m'a racontées au sujet de ces montagnes... Aucune d'elles ne mentionnait cette vallée.

– Splendide ! Ça veut dire que mes consœurs et moi avons bien travaillé !

Elle scrute la crête qui nous surplombe. Il me semble apercevoir un mouvement. Un éclat métallique. Une arme ou une armure ?

– Tu as vu quelque chose toi aussi, n'est-ce pas ? Oh, mais laisse-moi deviner : tu n'as pas l'intention de me dire quoi que ce soit.

– Oh, pétale, j'ai du sang de barde. Je pourrais te tisser le plus beau des contes. Mais la Magistère souhaite tout t'expliquer elle-même. Et la Magistère obtient toujours ce qu'elle veut.

La Magistère. L'Ordre. Le Sanctuaire. Tant de noms ridicules. Je me demande ce que ma mère pense de tout ça. D'après Père, c'est quelqu'un de pragmatique ; c'est même la première chose qui l'a attiré chez elle. Je me demande si elle a fini par s'habituer à toute cette mascarade. Si elle a fini par apprécier les secrets et les manipulations.

Nous poursuivons notre chemin, et je commence à distinguer quelques détails de notre présumée destination. En contrebas, taillée à même le granit gris, se dresse une énorme structure circulaire, semblable à une roue posée à plat. Mais nous descendons trop rapidement la piste pour que j'aie le temps d'observer en détail ce qui se trouve en son centre, et je ne vois bientôt plus au-dessus des immenses remparts extérieurs. Tout ce que je peux dire avec certitude, c'est que cette structure couvre une surface au sol supérieure à celle de tous les autres bâtiments que j'ai pu voir dans ma vie, aussi bien en Aphoraï qu'à Ékasya. À côté d'elle, même le temple et le palais impérial semblent petits. Nisaï écarquille les yeux tel un gamin ébloui. Jamais je n'aurais cru contempler un jour quelque chose d'assez grandiose pour laisser un prince bouche bée.

Nous atteignons un mur dont le sommet doit culminer à quatre ou cinq étages de hauteur.

– Halte ! lance une voix depuis une petite ouverture dans le mur.

Luz soupire.

– Faut-il vraiment se livrer à toute cette comédie ?

La garde, une femme à la mâchoire carrée, au front large et aux cheveux de la même couleur que le granit alentour, se penche vers elle pour la foudroyer du regard.

– D'accord, d'accord, capitule Luz. Salutations, Roche-feuille. Je sollicite l'accès au Sanctuaire de la Divinité Primordiale, conformément à la mission qui m'a été attribuée par Neigépine.

La garde hoche la tête, satisfaite.

– Attendez ici. Nous allons vous constituer une escorte.

– Je connais le chemin. Contente-toi de m'ouvrir.

– Les règles sont les règles, Sablefleur.

Malgré moi, je ricane. Rochefeuille ? Neigépine ? Sablefleur ?

– Un cérémoniel regrettablement archaïque, concède Luz.

– On dirait qu'on vous a tous soufflé de la fumée dans le cul.

Elle se fend d'un sourire que je me surprends à lui rendre. C'est une première.

Un grondement sourd s'élève. Puis une ligne verticale se dessine sur la roche et se mue en ouverture tandis que deux grandes dalles glissent sur le côté, se rétractant à l'intérieur du mur. Lorsqu'elles s'immobilisent, Nisaï s'avance et passe une main sur l'encadrement lisse.

– Quel mécanisme fascinant, commente-t-il.

– Oui, c'est assez impressionnant, lâche Luz sur un ton désinvolte, comme si elle venait de nous montrer un simple tapis.

La dénommée Rochefeuille se tient sur le seuil, accompagnée de plusieurs gardes qui nous entourent très vite. Ce sont toutes des femmes – alors que l’armée aphoraine n’en compte que quelques-unes, et que Kip était une exception parmi les rangers. Minces et musclées, avec une peau burinée et des épaules dont une cape de fourrure grise et blanche accentue encore la largeur, elles commandent le respect par leur seule apparence.

Elles nous entraînent dans une cour intérieure où d’autres gardes s’approchent pour prendre nos montures. J’hésite. Je ne suis pas disposée à confier Lil à n’importe qui.

– Elles s’en occuperont bien, promet Luz.

– Il vaudrait mieux pour elles, grommelé-je.

Puis je me dresse sur la pointe des pieds et tire légèrement sur la bride de ma jument, qui incline la tête pour que je puisse lui parler à l’oreille.

– Si tu renifles quoi que ce soit de bizarre, tu as la permission de mordre. Mais ne donne de coups de sabot que si c’est absolument nécessaire.

Elle me pousse du museau.

– Brave fille.

Les gardes nous entraînent dans un long couloir chichement éclairé par une sorte de feu verdâtre qui me rappelle la Bibliothèque des Disparus. Nous émergeons dans une immense salle circulaire, au sommet de gradins qui descendent vers une scène centrale. Contre le mur du fond, une statue géante est assise sur un trône massif bien que dénué d’ornements. Elle a une silhouette déliée et ne porte pas de chaussures. Son crâne et son visage sont lisses ; une de ses paumes est tournée vers le haut et l’autre vers le bas. Asmuhtag. Quel est cet endroit ? Un temple ? Une salle de prière ? Un théâtre ?

Quatre personnes se tiennent sur une plateforme aux pieds de la statue. Là encore, ce sont toutes des femmes. Bien

qu'elles portent des robes vertes quasiment identiques, elles ne se ressemblent pas du tout entre elles. Il y en a des grandes et des petites, des grosses et des maigres. Certaines semblent aussi vieilles que les Chroniqueurs ; d'autres paraissent sans âge comme Séphine. Ma mère se trouve-t-elle parmi elles ? Si c'était le cas, saurais-je la reconnaître ?

Luz dévale les marches deux à deux. Lorsqu'elle se retrouve face au groupe de femmes en vert, elle se fend d'une profonde révérence. Personne ne bouge. Je croise le regard de Nisaï, qui a l'air inquiet. J'hésite, puis lui fais signe de passer devant comme si j'obéissais au protocole. Il comprend et descend les marches, flanqué de Kip. Barden et moi leur emboîtons le pas.

– Votre Altesse Impériale, lance Luz d'une voix qui me ramène aux épreuves d'apprentissage à la cité d'Aphoraï, durant lesquelles la foule était suspendue aux lèvres de Zakkurus. Prince héritier Nisaï d'Aramtesh, puis-je vous présenter les représentantes élues de l'Ordre d'Asmudtag ? Voici notre Procureure, notre Administratrice et notre Préceptrice.

Je marmonne :

– Leurs quoi ?

– Ce sont des titres officiels. Pour des gens qui font bouger les choses, qui signent les papiers pour qu'elles bougent et qui apprennent aux gens à les faire bouger, murmure Nisaï en remuant à peine les lèvres.

– Et enfin, conclut Luz, notre actuelle Magistère.

– La personne qui décide quelles choses doivent bouger, traduit Nisaï.

Je suis surprise de voir s'avancer celle des quatre femmes qui semble la plus jeune. Elle s'incline devant nous, et quand elle se redresse, je distingue enfin ses traits. Je porte instinctivement la main à mon médaillon tandis que le reste de mon corps se fige comme si j'étais clouée au sol.

– Bienvenue, mon prince, dit la femme assez fort pour qu'on comprenne qu'elle ne s'adresse pas seulement à lui.

J'imagine que Luz et elle sont deux ingrédients du même parfum.

– Les dirigeantes élues de l'Ordre vous accordent la permission exceptionnelle de séjourner au Sanctuaire.

Pourquoi « exceptionnelle » ? Enfin, j'imagine qu'elles ne reçoivent pas beaucoup de visiteurs dans ce trou paumé. À moins que ce ne soit parce que Nisai et Barden sont les seuls hommes que nous avons croisés depuis notre arrivée.

– Au nom d'Asmudtag, poursuit-elle, nous nous engageons à vous protéger contre les instigateurs de la tentative de meurtre qui vous a visé pour que, le moment venu, vous puissiez prendre possession de votre héritage et préserver l'équilibre de l'empire. Si vous ou vos compagnons avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à nous le faire savoir.

Nisai lui adresse un gracieux signe de tête – en tant que prince, j'imagine qu'il ne s'incline devant personne.

– J'apprécie votre hospitalité. Me ferez-vous l'honneur de me dire votre nom ?

– Ici, on m'appelle simplement Neigépine. Mais autrefois, je portais le nom de Yaïta.

La garde à la mâchoire carrée qui nous a ouvert la porte du Sanctuaire se racle la gorge.

– Je ne mentirai pas à ma propre fille, Rochefeuille, dit fermement Yaïta.

La garde – si c'en est bien une – ne masque pas sa désapprobation.

Yaïta se tourne vers moi et s'avance avec un sourire chaleureux. Mais je reste de marbre.

J'ai souvent tenté d'imaginer ce qui m'attendait au bout de ce voyage. Je n'étais pas préparée à contempler une version plus âgée de mon propre reflet. Ses cheveux

noirs ondulent sur ses épaules comme les miens avant que je ne les rase. Ses yeux ont la même teinte ambrée, et eux aussi sont un peu trop écartés pour qu'on la qualifie de jolie.

Quand j'étais petite et que je n'arrivais pas à dormir, je parlais à ma mère. Elle était pareille à une présence brumeuse dans mon esprit, une silhouette floue mais radieuse et bienveillante. Je lui racontais tout : mes peurs, mes hontes, mes espoirs, mes rêves.

La première fois où j'ai réussi à sauter par-dessus une rivière asséchée sur le dos de Lil.

Le jour où j'ai remarqué que Barden commençait à avoir de la barbe – même s'il la rasait toujours très vite –, et que son regard sur moi avait changé. À l'époque, je n'avais pas réalisé ce que cela signifiait... Qu'il en viendrait à espérer de moi plus que je ne pourrais lui donner.

Quand j'ai réalisé que Père avait la Pourriture, je lui ai confié ma terreur.

Mais la femme qui se tient devant moi n'a entendu aucune des choses que je lui ai chuchotées dans la nuit. Elle me semble familière à cause du portrait que je porte autour du cou depuis toujours ou presque. Oui, elle m'a portée dans son ventre et donné la vie. Pourtant, elle reste une inconnue.

– Ma fille, lâche-t-elle d'une voix enrouée.

Jamais je n'aurais cru me trouver face à elle un jour. Et maintenant que je le suis, les mots me manquent.

Elle fait un autre pas vers moi, apportant une odeur de rose du désert et de fumée de bois, et prend mes mains dans les siennes. Je me dégage brutalement. Elle fronce les sourcils un instant, puis son visage redevient serein.

– Ce doit être très perturbant pour toi, et j'imagine que tu es épuisée. Nous allons nous occuper de vos montures et vous donner une chambre à chacun. Asmudtag sait que

nous avons suffisamment de place, même s'il n'en a pas toujours été ainsi.

Un murmure d'assentiment s'élève des rangs des autres membres de l'Ordre. Je capte un « par Sa Grâce ».

– Notre menu est plus limité que ce dont vous avez l'habitude, mon prince, mais vous verrez que notre cuisinière réussit à trouver un équilibre admirable entre saveur et nutrition.

Une des femmes en robe verte, mince comme un roseau, avec des joues roses, redresse les épaules et lève fièrement le menton.

– Allez donc vous reposer, et nous nous verrons demain. D'ici là, Sablefleur sera votre guide.

Luz se fend d'une nouvelle révérence et entreprend de remonter l'escalier. Après une légère hésitation, Nisaï lui emboîte le pas, Kip sur ses talons. Barden me jette un regard mi-interrogateur, mi-compassant.

Je n'arrive pas à y croire.

– Sérieusement ? C'est tout ? m'écrié-je.

La Magistère hoche la tête.

– Jusqu'à demain.

Avec un dernier sourire, elle descend de la plateforme et se dirige vers une porte opposée à celle par laquelle nous sommes arrivés.

Luz revient vers moi à grandes enjambées et me prend par le bras. Je refuse de bouger. Elle se penche et approche ses lèvres de mon oreille.

– Il vaudrait mieux pour toi que tes jambes se souviennent comment marcher, pétale. Sinon je te drogue et je te fais emmener par ton copain le garde.

– Tu n'oserais pas.

Mais je la connais suffisamment pour savoir que si. Alors, je la laisse m'entraîner hors de la salle. Une fois dans le couloir, elle me lâche.

– Ça s’est étonnamment bien passé.

– Pas de mon point de vue.

– Je ne suis pas d’accord, pétale. Ta mère a pris un risque. Un risque calculé, mais un risque quand même. Les autres auraient très bien pu convoquer immédiatement le Conclave. Plusieurs jours de débats rien que pour décider si vous pouviez rester. Mais à en juger par ce que nous venons de voir, à l’issue de leur réunion, les représentantes devraient vous permettre de circuler librement, hormis dans quelques salles réservées aux membres de l’Ordre, déclare-t-elle joyeusement.

Je renifle.

– Tu sens ça ?

Luz lève un sourcil.

– C’est l’odeur de ma totale absence de surprise.

Elle secoue la tête.

– Ravie de voir que tu es redevenue toi-même, et toujours aussi charmante. Mais en tant qu’invitée, il est normal que tu n’aies pas accès à tout. Du moins, dans un premier temps. Ne t’en fais pas, tu ne t’ennuieras pas. Pour ceux d’entre vous qui voudraient entretenir leur forme physique, il y a un terrain d’entraînement, dit-elle en haussant la voix.

Derrière moi, Barden et Kip se réjouissent à voix basse.

– Pour ceux qui préféreraient entretenir leur esprit, poursuit Luz, il y a les archives. Pas aussi impressionnantes que la bibliothèque impériale, mais je suis certaine que vous y trouverez des textes intéressants qui ne figurent dans aucune autre collection.

Les yeux de Nisai se mettent à briller. Je me souviens qu’Ash regrettait qu’il n’ait pas pu voir la Bibliothèque des Disparus avec nous. Il m’a dit combien le prince aimait les livres et les parchemins.

On nous attribue des chambres dans un couloir légèrement incurvé de telle sorte qu'il paraît sans fin. Lorsqu'une épaisse porte de pierre pivote devant moi sans un bruit, je m'attends à découvrir une pièce sombre et fraîche, voire froide. Mais une fenêtre de verre facetté diffracte les derniers rayons du soleil et projette des taches arc-en-ciel sur les murs et le plancher. La pièce est presque aussi grande que la maison de mon père. Une odeur de bougie à la sauge flotte dans l'air tiède.

– C'est agréable, non ? demande Luz avec un large geste vers la fenêtre. L'orientation du complexe tient compte de la trajectoire du soleil et des ombres projetées par les montagnes au fil de la rotation de la roue stellaire. À présent, nous sommes si peu nombreuses que nous changeons de chambre à chaque saison. Le froid n'a pas le temps de traverser les murs pendant la nuit, mais il les rafraîchit suffisamment pour que la chaleur ne devienne pas étouffante pendant la journée. Nous tirons les chambres au sort, de la simple cellule à la suite la plus luxueuse. Cela évite toute querelle inconvenante.

– Toujours cette idée d'équilibre, murmuré-je.

– En effet, acquiesce Luz. Je te laisse te familiariser avec les lieux. Si tu me cherches, je suis au bout du couloir.

– Pour mieux garder un œil sur nous, hein ?

– Comme l'a dit la Magistère, vous êtes les bienvenus, et vous pouvez rester aussi longtemps que vous le voulez. Je vous recommande de profiter de son invitation jusqu'à ce que nous soyons certaines que vous ne courez plus le moindre danger.

– Donc, nous sommes prisonniers.

– Bien sûr que non. Mais j'imagine que Yaïta serait très déçue si tu décidais de repartir avant qu'elle ait pu s'entretenir avec toi.

– Son avis, je m’en soucie à peu près autant que d’une bouse de chameau, répliqué-je vertement.

– Et, bien entendu, poursuit Luz sans se troubler, nous te demanderions de mâcher assez de sultis pour oublier que tu es venue ici un jour. Je déteste prendre des risques.

Même si je voulais m’en aller, je refuse d’avoir à me souvenir une nouvelle fois. Devant mon absence de réponse, Luz hausse les épaules et appuie sur un carré de pierre qui s’enfonce dans le mur. La porte se referme derrière elle avec un doux cliquetis.

Je me dirige vers la cuvette de granit poli qui se trouve à côté d’une baignoire profonde dans un coin de la pièce. Je saisis un des gros pains de savon empilés dans un panier tressé et le porte à mon nez. Citron vert et basilic, un mélange inhabituel.

Une fleur à six pétales est brodée sur le couvre-lit. Du dahkai, comme sur les portes de la cité d’Aphorai – même si celle-ci s’inscrit à l’intérieur d’un cercle. Quand je m’assois, le matelas s’enfonce légèrement sous mon poids. Je tâte les oreillers. Ils sont remplis de plumes, parfumés à la camomille et à la lavande pour favoriser le sommeil. Apparemment, l’Ordre d’Asmudtag ne dédaigne pas le confort matériel.

J’aurai tout le temps de me laver et de me reposer plus tard. D’abord, je veux savoir ce que les autres pensent de cet endroit. Je presse le carré de pierre d’un geste hésitant, et la porte s’ouvre comme un peu plus tôt devant Luz.

Dans le couloir, Kip monte la garde devant la porte voisine.

– Comment va Nisai ? lui demandé-je.

Elle croise les bras sur sa poitrine.

– Tu es fatiguée après ce long voyage ?

– Épuisée.

– Alors, imagine comment il se sent.

Elle a raison. Trop préoccupée par mon chagrin, je ne me suis pas souciée de Nisaï autant que je l'aurais dû. Il est clair que le poison continue à l'affecter, même s'il reprend des forces chaque jour.

– Tu sais où est Barden ?

Elle tend un doigt. Je longe le couloir dans la direction qu'elle m'a indiquée et vois de la lumière se déverser d'une chambre – celle de Luz. Notre guide se tient derrière un grand bureau couvert de parchemins. Elle me fait signe d'entrer, se laisse tomber dans sa chaise, saisit un des rouleaux posés devant elle et l'agite sous son nez.

– Passe-moi l'essence de molshir, veux-tu, pétale ? Étagère du haut, troisième bocal en partant de la gauche.

Même si elle ne m'avait rien dit, j'aurais reconnu la teinte pourpre de l'extrait. Luz plonge un pinceau dans le bocal et le passe sur le parchemin. Comme par magie, des mots pâles commencent à apparaître derrière le texte initial rédigé à l'encre noire.

– Comment est-ce que tu fais ça ?

– Mes informateurs sont peu nombreux, mais ils connaissent la procédure. Nos messages visibles sont toujours anodins au cas où quelqu'un les intercepterait. Le véritable message est caché dessous, et si tu utilises le mauvais révélateur, tu le détruis.

– Comment as-tu su qu'il fallait de l'essence de molshir pour faire apparaître celui-là ?

Elle se tapote le nez.

– Grâce à l'odeur. Chaque parchemin est imprégné d'un parfum auquel correspond un réactif précis. Et nous changeons régulièrement les combinaisons.

Elle déchiffre le texte mais rien dans son expression n'en trahit la nature. Je me tords le cou pour tenter de jeter un coup d'œil et rougis quand elle me surprend.

– Tu veux lire, pétale ?

L'autrice

P.M. Freestone est originaire de Melbourne, en Australie, et réside actuellement à Édimbourg. Elle a suivi les ateliers d'écriture de Clarion, à l'université de Californie, et remporté le prix du Nouvel Auteur attribué par le Scottish Book Trust. Elle est également diplômée d'archéologie, d'histoire religieuse et possède un doctorat en sociologie des maladies infectieuses. Vous pouvez en apprendre davantage sur son site internet :

www.pmfreestone.com

Suivez Peta sur Twitter (@PM_Freestone) et Instagram (@p.m.freestone)